

CARTES INVISIBLES

Littérature, cinéma, politique

Sous la direction de
Aurélien d'Avout, Cécile Chatelet
et Isabelle Ost

 ÉDITIONS MIMÉSIS

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du Fonds de la Recherche Scientifique (F.R.S.-FNRS), grâce au subside octroyé au PDR « Littérature et cartographie » (n° T.0189.20).

Nous remercions également le *Centre Prospero. Langage, image et connaissance* (UCLouvain Saint-Louis Bruxelles) pour son concours.

© 2024 – ÉDITIONS MIMÉSIS
www.editionsmimesis.fr
e-mail : info@editionsmimesis.fr
Collection : *Littérature et critique*, n. 6
ISBN : 9788869764318

© MIM EDIZIONI SRL
P.I. C.F. 02419370305

Cedif Diffusion
Pollen Distribution

SOMMAIRE

INTRODUCTION. INVISIBILITÉS CARTOGRAPHIQUES	9
<i>Aurélien d'Avout, Cécile Chatelet et Isabelle Ost</i>	

PREMIÈRE PARTIE. CARTES CONTOURNÉES

VISIBILITÉ SANS LISIBILITÉ DE LA CARTE :	
L'INCERTITUDE D'UN CONTOUR SANS BORDURE	21
<i>Alain Milon</i>	

LA CARTE ET L'USAGE ÉCRIT DU MONDE.	
SUR <i>L'USAGE DU MONDE</i> DE NICOLAS BOUVIER ET THIERRY VERNET	39
<i>Sémir Badir</i>	

DEUXIÈME PARTIE. CARTES DISSIMULÉES

ESCAMOTER LES CARTES :	
UN GAGE DE LITTÉRARITÉ POUR LE RÉCIT DE VOYAGE (XIX ^E -XXI ^E SIÈCLES)	59
<i>Liouba Bischoffs</i>	

LES COULISSES CARTOGRAPHIQUES DE L'ŒUVRE DE JEAN GIONO	75
<i>Aurélien d'Avout</i>	

APPARITION ET DISPARITION DES CARTES DANS <i>KIM</i> DE RUDYARD KIPLING :	
UN JEU SUR L'ABSTRACTION ET LA MATÉRIALITÉ DU TERRITOIRE	99
<i>Élodie Raimbault</i>	

TROISIÈME PARTIE.
CARTES REFOULÉES

- PROUST ET L'IMPOSSIBILITÉ CARTOGRAPHIQUE 119
Guillaume Monsaingeon
- TERROIR, TERRITOIRE : *LA FILLE DU DÉSERT* (RAOUL WALSH, 1949) 139
Tom Conley

QUATRIÈME PARTIE.
CARTES VIRTUELLES

- CARTOGRAPHIES VISIBLES ET INVISIBLES :
LA MÉTROPOLE BERLINOISE SELON FRITZ LANG 157
Laurent Darbellay
- PERDUS DANS L'IMAGE. CARTOGRAPHIE INVISIBLE ET HISTORICITÉ
DANS *THE LOST CITY OF Z* DE JAMES GRAY 175
Samuel Janssen

CINQUIÈME PARTIE.
CARTES INFIGURABLES

- DES CARTES "HYPER VISIBLES" AUX CARTES INVISIBLES.
DE CINÉMA ET DE LITTÉRATURE 189
Isabelle Ost
- UNE PRATIQUE QUANTIQUE DE LA FICTION ?
L'ÉTRANGE TRAIN DE JUAN JOSÉ ARREOLA 215
Raphaël Luis

SIXIÈME PARTIE.
CARTES SUBVERSIVES

- TROUBLE DANS LA CARTOGRAPHIE.
DE LA PERFORMATIVITÉ DES (CONTRE-) CARTES 231
Nephtys Zwer

METTRE AU JOUR L'INVISIBLE SUR LA CARTE, CONTRE-CARTOGRAPIER UN LIEU : LA DÉCHARGE DE STATEN ISLAND DANS <i>FRESKILLS. RECYCLER LA TERRE DE LUCIE TAÏEB</i> <i>Cécile Chatelet</i>	255
---	-----

OUVERTURE.
POTENTIEL CARTOGRAPHIQUE

L'OUVROIR DE CARTOGRAPHIE POTENTIELLE : EXPLORER ET RENDRE VISIBLES LES CARTES POTENTIELLES <i>Guillaume Monsaingeon, Gilles Palsky</i> <i>et Jean-Luc Arnaud (OUCARPO)</i>	275
--	-----

RÉSUMÉS DES CONTRIBUTIONS	307
PRÉSENTATION DES AUTEURS ET AUTRICES	313



SÉMIR BADIR

LA CARTE ET L'USAGE ÉCRIT DU MONDE

Sur *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier
et Thierry Vernet

Lire le monde

J'aimerais introduire mon propos par une petite sémiologie de la carte géographique du monde. Le monde a toujours été lu. La lecture semble consister en une forme de maîtrise que l'être humain cherche à exercer sur le monde. La lecture requiert un apprentissage, de déchiffrement d'abord, d'interprétation ensuite. L'aptitude à lire se reporte sur l'objet, tel un contrôle de cet objet : mainmise sur le monde par la puissance du nom, de la chose décrite, de la ligne définie, de la carte enfin.

N'est-ce pas l'activité quotidienne des géographes de lire le monde à travers sa carte ? La carte est le monde rendu *entièrement* lisible. On peut assigner deux fonctions à cette généralisation extrême de la lisibilité¹. D'une part, une fonction de réduction à l'homogène : la diversité du monde est réduite par les puissances du langage. D'autre part, une fonction de synthèse : le monde se présente dans la carte comme une unité complète. Maîtrise du divers et contrôle du tout : ces fonctions propres à la lecture instaurent un savoir. Telle est la thèse dont Hans Blumenberg a repéré les jalons au cours de l'histoire de l'Occident² : rendre le monde lisible revient à produire un savoir sur ce monde. La lecture n'est plus alors seulement affaire d'apprentissage, élevant l'être humain à sa condition propre, mais

-
- 1 Je reprends ici quelques idées directrices de J. Bertin, *Sémiologie graphique*, Paris, Éditions Gauthier-Villars, La Haye, Éditions Mouton, 1967.
 - 2 H. Blumenberg, *La Lisibilité du monde*, trad. fr. de P. Rusch et D. Triewweiler, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 2007 [1981].



aussi épreuve initiatique par laquelle chaque être humain assure la communauté dans son choix d'existence puisque c'est bien à elle que le savoir appris se transmet.

Certes, un autre rapport au monde sous-tend le savoir en son pouvoir lectural. Avant d'être rendu lisible, le monde est perceptible par les sens – pour les êtres humains, il est surtout visible. Le rapport au monde par les sens est tout aussi constituant, pour le monde non moins que pour l'être humain. Le livre d'Emanuele Coccia, *La Vie sensible*, est dédié à déterminer ce rapport antérieur, animal, où le monde prend forme à travers « les images produites par les vivants [...] et projetées dans le monde extérieur³ ». Lire le monde, c'est passer de la perception commune aux êtres vivants, aux formes de cognition et d'imagination spécifiques aux sociétés humaines. La carte de géographie témoigne de cette transformation. Elle est visible autant que lisible, et fait que les images projetées dans le monde extérieur deviennent des formes identifiables et fonctionnelles.

La tentation est grande sans doute de conférer à la perception du monde les puissances inhérentes à sa lecture, autrement dit, de faire du monde une totalité homogène comme si les fonctions de la lecture pouvaient agir sur l'objet de notre perception. Bien des fois, des philosophes, s'appuyant sur les desseins de la science, ont été tentés de tenir pour vraie, c'est-à-dire pour conforme à la réalité perçue, la synthèse réductrice du savoir sur le monde. Bertrand Russell, qui revendiquait fort le pouvoir lectural d'un être humain devenu savant, affirmait ainsi :

Le monde des intérêts particuliers est un monde restreint au milieu d'un vaste et puissant univers qui, tôt ou tard, mettra en ruines notre monde personnel. À moins d'élargir le cercle de nos intérêts de manière à y inclure tout le monde extérieur, nous devenons comme la garnison d'une forteresse assiégée qui sait d'avance que l'ennemi empêchera toute sortie et qu'une reddition finale est inévitable.⁴

3 E. Coccia, *La Vie sensible*, trad. fr. de M. Rueff, Éditions Petite Bibliothèque Rivages poche, 2018 [2011], p. 90.

4 B. Russell, *Problèmes de philosophie*, trad. fr. de F. Rivenc, Paris, Éditions Pavot, coll. « Bibliothèque Philosophique », 1989 [1912], p. 182.

Il ajoutait que la « contemplation » philosophique, forme syncrétique de perception et de cognition, permet d'« échapper à cette prison et à ces luttes⁵ ».

Écrire le monde

Les considérations précédentes relèvent d'une analyse sémiologique classique. J'ajoute à présent des observations de seconde génération. Deux types d'expérience paraissent opposer une certaine résistance à la transition impassible de la perception du monde à sa lecture.

Premièrement, le monde ne se prête guère à une perception une et homogène. Cela tient à ce qu'il n'existe pas de miroir assez grand pour le contenir et dévoiler la face cachée à notre point de vue. Le monde est de ces objets qui nous obligent, pour les percevoir, à en faire le tour. Et cela encore n'est pas une opération commode à faire ni même à prévoir. De Marco Polo à James Cook et Bougainville, aucun grand explorateur, dans leur périple autour du monde, n'en a accompli le tour complet⁶. Même en se bornant aux droites géodésiques (c'est-à-dire aux chemins les plus courts), il existe une infinité de grands cercles qui, depuis un lieu choisi, donneraient à faire le tour du monde. En 2016, l'aventurier Mike Horn projeta une expédition du pôle Sud au pôle Nord. Ce projet échoua. La synthèse réductrice du monde demeure ainsi soumise à la contingence. Notre perception n'est pas assez puissante pour imposer une projection sur le monde extérieur qui soit conforme à la lecture que nous en donne sa carte. Peut-être même va-t-elle à l'encontre de cette ambition de synthèse⁷.

5 B. Russell, *op. cit.*, p. 183.

6 Pour dire dès à présent un mot sur Nicolas Bouvier, sujet de notre étude : lui aussi avait l'ambition d'accomplir un tour du monde, en rejoignant, après l'Inde et le Japon, les États-Unis. Il y renonça finalement pour répondre aux instantes prières de sa famille. Voir F. Laut, *Nicolas Bouvier. L'œil qui écrit*, Petite Biblio Payot Voyageurs, 2018 [2008], p. 165-167.

7 « Le sensible est la multiplication de l'être », écrit ainsi Coccia (*op. cit.*, p. 54) à partir d'une lecture d'Averroès.

Un second motif de résistance contrevient encore à l'ambition d'une saisie philosophique du monde. La carte du monde n'est pas unique et leur collection n'est pas homogène. Le monde s'est modifié au cours de l'histoire de la cartographie, coïncidant chaque fois avec la connaissance qu'on a pu en avoir, ainsi que le rapporte Patrick Picouët⁸. Il varie en outre d'échelle et de silhouette en fonction de la multiplicité quasi illimitée des compositions cartographiques, par exemple, géologique, politique, agricole, fluviale, économique, etc. À travers leur pluralité et leur variété, les cartes révèlent qu'elles ne procèdent pas seulement à une lecture du monde mais décident également de son écriture.

Aussi « tout le monde extérieur⁹ », tel que la carte, dans l'isolement de sa forme idéale, pourrait donner à le lire, n'est-il encore qu'un aspect du monde. L'écriture des cartes récuse par avance, c'est-à-dire avant la synthèse et la réduction qu'offre leur lecture, l'unité et l'homogénéité que le savoir humain, en raison de ses objectifs propres, entend attribuer au monde.

Lire avant de voyager, écrire après

À partir de ces considérations sur les rapports que la carte, et les cartes, suggèrent entre le monde et les êtres humains, j'aborde la lecture du beau et singulier livre qu'est *L'Usage du monde*.

Un mot de présentation, pour commencer. Quel en est l'auteur ? Il y aurait de quoi hésiter : Nicolas Bouvier et Thierry Vernet, selon la couverture (le « et » est de moi), Nicolas Bouvier seul, selon le dos de couverture¹⁰. À quel genre appartient ce livre ? D'après une indication reprise sur la couverture du livre, c'est un récit. Mais il faut

8 P. Picouët, *La Carte invente le monde*, Lille, Presses du Septentrion, 2018.

9 B. Russell. Voir la citation précédente.

10 Je me réfère évidemment à l'édition originale, devenue certes fort rare mais rééditée à l'identique par Droz en 1999 (quoique augmentée d'une préface et d'un choix de lettres). Toutes les citations du livre renverront à cette édition. Stéphane Pétermann a noté avant moi cette disparité. Le critique juge que « *L'Usage du monde* n'est sans doute pas une œuvre commune, mais aurait-elle vu le jour sans Thierry Vernet ? » (S. Péter-

remarquer que la critique récuse souvent la description générique de récit de voyage¹¹ et en propose de moins convenues, telles que « récit-poème¹² », ou conclut au caractère « inclassable » du livre¹³. L'assemblage d'un texte suivi et de dessins (quarante-huit, est-il précisé sur la page de titre) ne suffirait pas davantage à en faire un livre illustré. Beaucoup de flottements s'attachent ainsi aux traits descripteurs ordinaires. À tout le moins peut-on mentionner un éditeur, la Librairie Droz en Suisse, et une date de publication, 1963, quoique l'histoire éditoriale de *L'Usage du monde* complique ces données élémentaires. Je mentionne deux éléments de cette histoire : le manuscrit a reçu un prix *avant* sa publication¹⁴ ; par ailleurs, la diffusion internationale du livre s'est faite surtout grâce à une réédition à La Découverte en 1985. Inscrit au programme de l'agrégation de lettres modernes pour l'année académique 2017-2018, sa consécration en France est désormais assurée et sa réception largement relayée par la critique universitaire.

Les trois rapports au monde que j'ai évoqués – selon la lisibilité, la visibilité et, terme que j'emploie seulement pour la facilité d'appariement avec les deux premiers, la « scriptibilité » – sont aisément identifiables dans *L'Usage du monde* et deux d'entre eux manifestent la médiation de la carte. Le livre suggère en outre, à travers un marquage énonciatif net, un ordonnancement des rapports : d'abord, dans un avant-propos, la lecture du monde ; sa perception ensuite, au long du récit ; finalement, dans une apostille mise en

mann, « “La paille au tas” ». Sur la genèse de *L'Usage du monde* », *Roman 20-50*, 2018, hors série n° 8, p. 31).

- 11 Selon Sylvain Dourmel, cette étiquette générique a desservi la réception du livre (S. Dourmel, « *L'Usage du monde*. Chemins d'une poétique », *Roman 20-50*, 2018, hors série n° 8, p. 167).
- 12 Toujours en suivant la lecture de Dourmel (*art. cit.*, p. 170). Laut, faisant le compte rendu de la critique de presse, en mentionne d'autres : « roman du réel » (Meunier), « récit de séjour » (F. Laut, *op. cit.*, p. 276-277).
- 13 Tel Olivier Hambursin, pour qui le récit de voyage, en général, se prête à un polymorphisme le rendant difficile à définir (O. Hambursin, « Le récit de voyage en question. *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier à la croisée des genres », *Roman 20-50*, 2018, hors série n° 8, p. 148).
- 14 Le Prix des écrivains genevois, destiné précisément à couvrir des frais de publication.

italiques (« *Pour retrouver le fil. Écrit six ans plus tard* », p. 363), son écriture.

La lecture, donc, découvre le monde au narrateur :

C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat-ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là (p. 10).

À ces lignes fait écho à la fin du livre le post-scriptum mis en italiques. Le rêveur couché sur l'atlas a fait place au penseur assis à la table d'écriture, inquiet de retrouver, six ans après le voyage, le fil ténu qui le relie au monde :

Au lieu de quoi : ce lieu désert qu'est devenue ma tête, la silencieuse corrosion de la mémoire, cette distraction perpétuelle qui n'est attention à rien d'autre (pas même à la plus ténue des voix intérieures), cette solitude imposée qui est un mensonge, ces compagnies qui en sont d'autres (p. 364).

Entre ces deux épisodes, rapportés dans le livre comme des passages détachés, un voyage de la Yougoslavie à la passe de Khyber (entre l'Afghanistan et le continent indien) accompli en voiture – une Fiat Topolino, laquelle est un des personnages principaux du livre – aux côtés de deux jeunes hommes, l'un, le narrateur, qui écrit des articles, propose et fait des conférences (sur la littérature française notamment), l'autre qui dessine et expose ses dessins. Ces deux-là sont des êtres *debout*, plus souvent attelés à pousser derrière la Fiat qu'à s'y installer, ou alors c'est à la manière des vaqueros¹⁵, prêts à descendre de monture à la première occasion :

Le toit ouvert, les gaz à main légèrement tirés, assis sur le dossier des fauteuils et un pied sur le volant, on chemine paisiblement à vingt kilomètres-heure à travers des paysages qui ont l'avantage de ne pas changer sans avertir (p. 49).

Couché, debout, assis : le rapport au monde se donne à comprendre à travers une posture du corps. Entre deux formes d'abandon, l'une

15 Vaqueros, gauchos, cow-boys ou... bouviers !

désirée, l'autre subie, une position d'appui mutuel, comme au cirque se maintiennent des équilibristes sur leur boule, renverse de manière récréative le rapport d'Atlas modernes avec le globe terrestre.

Dans les trois parties suivantes de cet essai, je chercherai à exposer ce que disent du monde et de sa représentation graphique ces trois rapports incorporés. Les lectures que *L'Usage du monde* a déjà suscitées facilitent l'investigation à mener, de sorte que ma tâche consistera, pour l'essentiel, à faire converger des éclairages disparates.

La carte invisibilisée

D'autres critiques l'ont noté avant moi : le voyage dément l'exactitude de la carte, et par conséquent met en question la lecture comme rapport au monde. Des choses mentionnées sur la carte n'existent plus :

Les meilleures cartes d'Iran sont encore inexactes. Elles signalent des bourgades qui se réduisent à une bastide abandonnée, des points d'eau à sec depuis longtemps, des pistes effacées par le sable. Ainsi, celle qui, par Saïdabad relie directement Chiraz à Kerman, n'existe simplement plus (p. 245).

D'autres se découvrent dans le voyage sans avoir été signalées sur la carte :

Ce village n'existait pas sur la carte. Il était campé au bord d'une falaise dominant une rivière à sec (p. 235).

Le voyage ne corrige pas la carte. Il déplace le regard vers d'autres expériences que celle du savoir :

[...] c'est encore du col qu'il s'agit. Pourtant il ne mérite pas même une mention sur la carte et les montagnes dignes de ce nom sont encore loin au nord. [...] On aura tout de même employé la journée à l'atteindre, le franchir et se l'approprier (p. 325).

Il vaut la peine de remarquer dans cette cadence ternaire chère à Bouvier¹⁶ que l'appropriation vient après la montée et le franchissement du col. Qu'est-ce donc qu'il restait à s'approprier ? Pour un lecteur de cartes, rien sans doute. Pour un écrivain, en revanche, ceci devait être noté :

Ce n'est qu'une quarantaine de rampes au cœur d'alpages jaunis, et au sommet, une mosquée de pierres sèches dont l'étendard vert claqué comme un mousquet dans le vent (p. 325).

Le voyage ne corrige pas la carte mais il interroge le rapport au monde qu'elle institue. La puissance des noms est-elle bien fondée ? Après avoir observé que la carte ne mentionne pas le village qu'ils rencontrent, le narrateur reprend, ainsi que se fait une reprise sur l'étoffe, sa notation première :

Plutôt qu'un village : une sorte de puissante termitière crénelée dont les murs craquaient et se délitaient dans la réverbération inimaginable du soleil de midi (p. 235).

Et, un peu avant :

Hier soir, promenade le long du fleuve. Est-ce bien un fleuve ? (p. 234)

Cas plus extrême : alors que la plupart des titres de paragraphe signalent des temps de séjour ou des lieux de voyage, l'un d'entre eux trahit la faillite du langage.

... ??

Nous nous étions beaucoup interrogés sur ce gâteau dressé loin de-
vant nous en bordure de la piste : la forme à peu près d'un cornet à dés
renversé, ou d'un œuf posé sur la base (p. 254).

16 Bien mise en évidence par Dournel (art. cit., p. 173-174) à travers plusieurs passages.

Liouba Bischoff, à la lumière de ces exemples, décèle de la part des voyageurs un désir d'apprentissage concret de la géographie, « ou plutôt, se corrige-t-elle, son désapprentissage¹⁷ ». Défaire l'automatisme traduisant le visible en lisible suppose que la chose nommée et décrite n'est pas complètement contrôlée par l'interprétation de la carte. La diversité des images qu'offre le monde continue de faire osciller le regard et projette une multiplicité incontrôlable de traductions entre la perception, la cognition et l'imagination. Dans *L'Usage du monde*, les cartes ne sont certes pas illisibles ; mais elles ne suffisent plus à établir la lisibilité de leur objet. Le monde est placé dans le cadre d'une expérience phénoménologique que Bischoff rapproche de la démarche proustienne : « [Bouvier] s'intéresse de près à la façon dont le monde advient à la conscience, c'est-à-dire lentement et difficilement¹⁸ ».

Le vacillement du passage entre visible et lisible a pour effet d'invisibiliser la carte géographique, de n'en offrir aucune reproduction (une décision significative quoique demeurée incomprise des éditeurs successifs¹⁹) au profit de ce que Maria-Hermínia Laurel nomme des « cartogrammes imaginaires²⁰ » : de la carte géographique aux cartogrammes imaginaires un autre rapport au monde est, dans les mots mêmes de Bouvier, « patiemment investi et subi²¹ », celui de l'écriture – une *géo-graphie*.

17 L. Bischoff, « La géographie précaire de *L'Usage du monde* », *Viatica*, 2017, hors série n° 1, p. 10. En ligne : <https://dx.doi.org/10.52497/viatica793>

18 L. Bischoff, art. cit., p. 18.

19 Une réédition parue chez Julliard en 1964 annexe une carte au texte. L'édition des *Œuvres* de Nicolas Bouvier dans la collection « Quarto » chez Gallimard en 2004 la reproduit également.

20 M.-H. Laurel, « Les cartographies imaginaires d'un voyageur capital. Espaces frontaliers dans *L'Usage du monde* », *Roman 20-50*, 2018, hors série n° 8, p. 111.

21 N. Bouvier, « Réflexions sur l'espace et l'écriture », *Œuvres*, p. 1054 ; cité par M.-H. Laurel, art. cit., p. 114.

« *Un autre monde*²² »

Avant d'en venir au rapport d'un sujet d'écriture vis-à-vis du monde, il convient de caractériser la manière dont le monde apparaît au sujet voyageur. De toute évidence, le voyage expose le monde dans sa variété. Un critique, Jérôme Roger, interprète le titre donné au livre comme « un lent travail d'enquête sur les *usages*, terme générique qui, depuis Montesquieu, englobe non seulement les "mœurs" [...] mais les "manières", à savoir les conduites, l'allure, les gestes, la mimique et aussi, omniprésentes, les voix²³ ». On ne saurait rejeter tout à fait cette lecture. Le narrateur se montre très attentif à saisir les mentalités des personnes rencontrées par les deux voyageurs – notamment leurs logeurs, des camionneurs, des douaniers, des musiciens et danseurs. Souvent même, écrit-il, ils ont cherché à « entrer dans leur société²⁴ ». À la différence de Montesquieu, toutefois, le narrateur de *L'Usage du monde* ne tient pas de discours *sur* les mentalités. Il les rapporte telles qu'il les a observées, recourt à des sources historiques et ethnographiques, amorce éventuellement des comparaisons avec les usages et les caractères de son pays, la Suisse genevoise, sans jamais être tenté de faire retour sur ces observations et comparaisons²⁵. Autrement dit, le narrateur est bien un voyageur, à l'éveil des rencontres, non un écrivain lettré relatant un voyage effectué six ans plus tôt. Aussi est-ce toujours *le monde*, à chaque fois complet, quoique changeant, qui s'offre à son regard :

On s'aperçoit que ce maudit col vous a fait changer de monde et que les visages ne ressemblent plus à ceux qu'on connaissait (p. 269).

22 *Id.*, *L'Usage du monde*, p. 373.

23 J. Roger, « Entrer "dans leur société". Nicolas Bouvier à l'école des usages du monde », *Roman 20-50*, 2018, hors série n° 8, p. 46.

24 N. Bouvier, *L'Usage du monde*, p. 61.

25 À l'appui de cette remarque, Roger note avec sagacité que les mots de *culture*, de *société* ou de *population*, employés au pluriel, ne se retrouvent pas sous la plume de Bouvier (art. cit., p. 52).

Huit cents kilomètres à l'ouest, au bout du train, la Perse dort dans un manteau de sable. C'est l'autre versant du monde et rien, sinon la contrebande, ne la rappelle ici (p. 279).

Giresun

Au bout de la rue qui donnait sur la mer, de grosses bonbonnes de vin ambré, de citronnade, filtraient une lumière chargée d'orage. Les glycines sentaient fort et s'effeuillaient. De la fenêtre de la chambre, on voyait des pêcheurs aux jambes torses traverser et retraverser la place en bavardant et en se tenant par le petit doigt. De forts matous dormaient sur le pavé au milieu des arêtes et des déchets de poisson. Des rats couleur de muraille filaient le long du caniveau. C'était un monde complet (p. 97).

Dans des fragments de Paris-Match vieux d'une année nous nous informions du monde (p. 284).

La prose de Bouvier est trop scrupuleuse pour que la polysémie affectant les cent-et-une occurrences du mot *monde* que compte le livre soit laissée inaperçue. Sylvain Dournel, commentant le troisième des passages cités ci-dessus, avance l'idée que le narrateur a une « perception métonymique du monde²⁶ ». Il convient toutefois de préciser, pour ne pas fausser cette interprétation, qu'une telle perception métonymique est conforme aux usages ordinaires du mot ; c'est *dans la langue*, en tout cas dans la langue française, que *monde* renvoie, suivant les contextes d'emploi, à la planète terre, à une région de la surface terrestre, à la société humaine qui séjourne dans cette région ou à la vie de cette société. La représentation métonymique du monde est la plus commune et, de ce fait, on peut aussi la tenir pour la plus légitime, et véridique, celle qui rend complètement compte du « monde extérieur ». Elle fonde une représentation hétérogène puisqu'elle associe dans un même mot, disons plus nettement dans un même *concept*, divers éléments d'un ensemble avec cet ensemble même. Le monde ainsi conçu n'est pas un ensemble de

26 S. Dournel, art. cit., p. 168.

lieux à relier, ainsi que le représente l'atlas, mais un lieu qui sollicite des déplacements prudents, voire des arrêts, en fonction des saisons.

C'est là une des troublantes singularités de *L'Usage du monde*. Le narrateur fait stationner les voyageurs à Tabriz, sans qu'ils soient arrivés à destination, durant une centaine de pages. La perception métonymique privilégie la continuité, elle relie les choses contiguës non dans une indifférenciation généralisée mais dans une variété égalisant les différences. Toutes choses – se déplacer et séjourner, Genève et Tabriz – s'équivalent sans cesser d'être dissemblables. Ma lecture rejoint ici celle qu'a proposée Halia Koo : l'Eurasie représente « un espace de fusion et une zone de transition²⁷ » dont la matérialité géographique se reconstitue grâce à la lenteur adoptée par les voyageurs.

Une telle conduite de voyage s'apparente au nomadisme – Bouvier a affirmé du reste que Vernet et lui ont eu le désir de reparcourir, « mais dans l'autre sens²⁸ », la route suivie pendant des siècles par les Tziganes, de l'Afghanistan à la Hongrie. Pour les peuples nomades, évidemment les frontières sont abolies. Cette représentation nomade du monde est certainement partagée par les amis, à titre d'imaginaire du monde authentique.

Je ne résiste pas à l'envie de reproduire un passage particulièrement investi par l'écriture de l'imaginaire, où se lit également le détachement excentré et dynamique adopté par l'écrivain, ce qui en fait une aimable transition vers la partie suivante :

Pour traverser l'Hindou-Kouch et gagner le Turkménistan afghan – l'ancienne Bactriane — il faut un passeport de la police de Kaboul et une place dans l'autobus de l'*Afghan Mail* ou sur un des camions qui montent vers le nord. Ce permis est souvent refusé ; mais lorsqu'on lui fournit une raison simple, évidente et qui lui parle – voir du pays, vagabonder — la police est bonne fille. Tout musulman, même flic, est un nomade potentiel. Dites : *djahan* (le monde) ou *shah rah* (la grand-route), il se voit déjà libre de tout, cherchant la Vérité et foulant

27 H. Koo, « La continuité géographique et temporelle. Une vision polyphonique du monde », *Roman 20-50*, 2018, hors série n° 8, p. 82.

28 N. Bouvier, « Routes et déroutes », *Œuvres, op. cit.*, p. 1285 ; cité par M.-H. Laurel, art. cit., p. 120.

la poussière sous un mince croissant de lune. En ajoutant que je n'étais pas pressé, j'ai obtenu mon permis tout de suite (p. 342-343).

L'usage écrit du monde

J'en viens ainsi au troisième rapport au monde évoqué dans le livre, celui de l'écriture. Que l'écriture soit à même d'établir un rapport au monde qui ne se résorbe ni dans la lecture des cartes ni dans la perception qu'en donnent les voyages, un passage au moins du livre en témoigne. Les deux amis en sont à leur septième mois de voyage et passent l'hiver à Tabriz :

J'essayais d'écrire, péniblement.

Le départ est comme une nouvelle naissance et mon monde était encore trop neuf pour se plier à une réflexion méthodique. Je n'avais ni liberté ni souplesse ; l'envie seulement, et la panique pure et simple. Je déchirais et recommençais vingt fois la même page sans parvenir à dépasser le point critique (p. 145).

De même que la perception du monde dans sa variété et son hétérogénéité invite à la lenteur et à la patience, de même le monde à écrire suppose un travail et une méthode d'approche. Un véritable *usage*, en vérité. Il me semble en effet qu'en dépit d'une acception ethnologique plausible (les usages comme mœurs et manières) l'emploi au singulier du mot *usage* réclame une interprétation particulière. François Laut, auteur d'une biographie de Bouvier, rapporte qu'un éditeur pressenti pour la publication du livre avait suggéré le titre « Le Bon Usage du monde²⁹ ». Cette suggestion, on le devine, a été aussitôt écartée par les auteurs ; elle permet néanmoins de pointer que l'emploi au singulier, comme absolutisé, du mot *usage* évoque un choix définitif. Si ce n'est une norme pratique (comme celle-ci se laisse trop entendre dans la locution *bon usage*), n'est-ce pas une finalité éthique qui induit l'usage qu'il convient d'avoir du monde ? La question est délicate, sans doute. Le narrateur est indubitablement à la recherche d'une éthique de vie mais il refuse catégoriquement

29 F. Laut, *op. cit.*, p. 192.

d'endosser la posture d'un écrivain moraliste³⁰. Quoi qu'il en soit, l'usage écrit du monde se donne, pour Bouvier et Vernet, comme un choix. Le titre provisoire à travers lequel ils en parlèrent entre eux, dès le mois d'août 1955 et durant toute la période de gestation du livre, indique plus explicitement le rapport du monde à l'écriture ; c'était, tout simplement, « Le Livre du monde³¹ ».

Deux autres usages du monde, ceux évoqués dans les parties précédentes, sont mis en scène dans *L'Usage du monde* mais seulement afin d'être écartés. Quant à la lecture du monde, elle n'est pas jugée suffisante :

À mon retour, il s'est trouvé beaucoup de gens qui n'étaient pas partis, pour me dire qu'avec un peu de fantaisie et de concentration ils voyageaient tout aussi bien sans lever le cul de leur chaise. Je les crois volontiers. Ce sont des forts. Pas moi. J'ai trop besoin de cet appoint concret qu'est le déplacement dans l'espace (p. 51).

Le mot d'*appoint* laisse deviner que la découverte du monde par les sens, ainsi que l'a offerte le voyage, ne constitue pas davantage l'objectif que le narrateur se donne. Le double du narrateur apparaissant dans les dernières pages du livre est à cet égard révélateur. « Dodo, c'est un voyageur qui n'est pas rentré, qui a renoncé à l'écriture au profit du voyage. Dodo c'est Bouvier qui n'aurait pas écrit *L'Usage du monde*³² », résume Stéphane Petermann. Ce critique a étudié le dossier génétique relatif à ces pages et en a édité les pièces principales en annexe de son article. On découvre ainsi que dans un état du manuscrit antérieur à la version publiée le narrateur rapporte une conversation qu'il a eue avec Dodo. Ce dernier lui confia qu'il « avait voulu écrire » et que deux livres furent effectivement publiés, sans rencontrer de succès. Le récit glisse alors du discours indirect au discours indirect libre avant de laisser la parole à l'interlocuteur :

30 Si une leçon morale clôt bien le livre, c'est seulement sous l'aspect d'une sorte d'épigraphe finale empruntée au philosophe américain Emerson : « [...] nous ne redeviendrions jamais plus tout à fait les misérables pédants que nous étions » (p. 376).

31 Dans une lettre de Bouvier à Vernet, citée par F. Laut, *op. cit.*, p. 128.

32 S. Petermann, art. cit., p. 19.

« “Au début j’étais écœuré – ajoutait-il de sa diction soignée – maintenant, plutôt reconnaissant. Ça n’était pas un bon livre, ah ! ça non. Pas bon du tout.” et il éclatait de rire³³ ». Je tombe d’accord avec Petermann pour estimer que le thème de l’écriture est si central au livre que le narrateur ne pouvait afficher la prétention de choisir son destin – celui d’écrivain – face à quelqu’un qui n’a pas pu faire ce choix. Aussi, dans la version publiée, le portrait de Dodo est-il d’une grande retenue. Il n’en reste pas moins que le lecteur, la lectrice, est invité à déduire ce qui différencie Dodo du narrateur par le fait, simple et concret, que le passage réservé à cette rencontre succède directement à la sorte de post-scriptum (« *Écrit six ans plus tard* ») où le narrateur évoque la difficulté, mais aussi l’ambition, inhérente à l’écriture du livre qu’il tient entre les mains.

Lire le monde en demeurant chez soi, ou voyager indéfiniment dans le monde pour y être absorbé, s’avèrent également insuffisants en raison même de leur caractère antithétique. Écrire le monde oblige à conjuguer les exigences de ces deux options. En cela, le sujet se confronte véritablement au choix d’un *rapport* au monde dont le quotient ne saurait se réduire à l’unité – ce tour de force des gens « forts » – ni tendre à l’infini.

Reste à comprendre à quoi ressemble le monde quand il est écrit. On peut constater, pour commencer, qu’il devient une chose si neuve, si inédite, qu’il expose les auteurs à des difficultés de publication. Dans la préface figurant dans la réédition du livre chez Droz parue en 1999, Alain Dufour résume leurs déboires :

Gallimard et Arthaud étaient intéressés, le premier si l’on voulait bien débarrasser le texte des images, car Gallimard ne publiait pas de livres illustrés. Le second avait même préparé un contrat, mais qui prévoyait de couper cent pages pour ne pas dépasser les normes d’un livre moyen.³⁴

Les protestations de Vernet qui s’ensuivirent sont significatives : « Mes dessins ne sont pas des illustrations de ton texte, mais ils sont

33 Inédit reproduit dans S. Peterman, art. cit., p. 30.

34 N. Bouvier, *L’Usage du monde*, p. xiv.

un texte³⁵ », écrivit-il à Bouvier. L'intention d'assembler les dessins en un texte unitaire montre que le pari est bien celui d'une continuité, indépendante du texte de Bouvier avec lequel ces dessins s'entrelacent (y compris dans la partie du récit où Thierry n'accompagne plus le narrateur). Une telle continuité, on s'en avise, a potentiellement des traits en partage avec une carte géographique : présentation unie, graphique et sémantiquement fonctionnelle d'un monde défini par sa visibilité.

Le monde écrit du narrateur est également marqué par la continuité, y intégrant une dimension historique et civilisationnelle. La continuité scripturale du monde se conjugue avec sa perception métonymique sous l'aspect d'une *polyphonie* que Halia Koo a décrite de manière convaincante. Le terme de polyphonie évoque en outre une troisième trame de continuité à l'œuvre dans *L'Usage du monde* : par la musique (et son enregistrement par les deux voyageurs) : « En rétablissant par son récit de voyage une continuité géographique, temporelle et musicale, Bouvier cherche à rendre à un monde fragmenté son unité et sa polyphonie originelles³⁶ ».

Deux formes de vie, c'est-à-dire deux manières de vivre le monde dans le voyage comme dans l'écriture, concourent à ce rétablissement. L'une d'entre elles a déjà été mentionnée. Plus de deux années ont passé avant que Bouvier ne rentre à Genève, et six années lui furent nécessaires pour achever son manuscrit³⁷. L'usage écrit du monde, à coup sûr, implique la lenteur. Il suppose également, et c'est plus étonnant, un amaigrissement. Il s'agit, littéralement, de payer de sa personne. Le *bonheur*, mot simple et difficile, en dépend. Parmi beaucoup d'autres possibles, je cite ces trois passages :

La vertu d'un voyage, c'est de purger la vie avant de la garnir (p. 25).

Échoué sur le bas-flanc, trop vibrant d'épuisement pour que le sommeil vienne, on regarde la jarre d'eau potable qui sue à grosses gouttes.

35 Cité par F. Laut, *op. cit.*, p. 192.

36 H. Koo, *art. cit.*, p. 91

37 L'étude génétique de Peterman (*art. cit.*) lève un voile sur le mélange d'endurance et d'ambition (notamment littéraire) qui a prédisposé à sa rédaction.

[...] Ensuite on s'intéresse au grain du tapis sous ses épaules, ou à ce petit muscle qui se contracte dans votre joue comme un animal pris au piège. Puis, à mesure que les nerfs se détendent et que le soleil descend, vous vient cette fatigue comblée, cette envie d'adorer, d'engager son sort, qui vous prend tout d'un coup et libère, à une profondeur que d'ordinaire on néglige, un surcroît de vie violente qu'on ne sait comment employer (p. 269).

L'Asie engage ceux qu'elle aime à sacrifier leur carrière à leur destin. Ceci fait, le cœur bat plus au large, et il y a bien des choses dont le sens s'éclaire (p. 315).

Dans les mots plus savants de Claude Reichler, éloquents à leur façon, l'« amenuisement ontologique³⁸ » corollaire au grandissement du monde parcouru conduit à une catharsis. Or une transfusion charnelle analogue entre le narrateur et l'écriture est évoquée dans le post-scriptum :

Je passe de la rêverie stérile à la panique, ne renonçant pas, n'en pouvant plus, et refusant de rien entreprendre d'autre par peur de compromettre ce récit fantôme qui me dévore sans engraisser [...]. Si je pouvais lui donner d'un coup toute ma viande et qu'il soit fini ! mais ce genre de transfusion est impossible, la faculté de subir et d'endurer ne remplaçant jamais, je le sais, l'invention (p. 363-364).

Le monde écrit est bien une sorte de cartographie. C'est en tout cas une cosmographie, en ce sens que la lecture du livre ne saurait envelopper le monde qu'il contient :

Le monde vous traverse et pour un temps vous prête ses couleurs. Puis se retire (p. 374).

Il est frappant de noter à cet égard que *L'Usage du monde* ne mène pas le récit au terme du voyage effectué par Bouvier et Vernet, puisqu'il les laisse suspendus à une passe, disons plutôt un *passage*, lequel ne peut être que transitionnel, et que le début même du voyage

38 C. Reichler, « Paysage et expérience de l'espace dans *L'Usage du monde* », *Europe*, 2010, n° 974-975, p. 138.

est subtilement esquivé³⁹. Mais le monde écrit mérite peut-être véritablement le nom de cartographie si l'on envisage que la carte demeure invisible, non pas seulement par accident ou pour les besoins de la fiction, mais aussi, parfois, parce que l'écriture du monde ne fait pas du passage du visible au lisible sa préoccupation première. Une carte intrinsèquement invisible est une carte défaite, incapable de soutenir la délimitation du monde ou sa territorialisation. Dans *L'Usage du monde*, elle reste cependant matérielle, alliant texte et dessin, et recompose ainsi, par une écriture incarnée, la polyphonie de son objet.

39 L'avant-propos commence par ces mots : « J'avais quitté Genève depuis trois jours » (p. 7) ; et le premier chapitre par ces autres qu'on pourrait croire sortis d'un roman policier : « Minuit sonnait quand j'arrêtai la voiture devant le café *Majestic* » (p. 11).

RÉSUMÉS DES CONTRIBUTIONS

Visibilité sans lisibilité de la carte : l'incertitude d'un contour sans bordure (Alain Milon)

Souvent envisagée comme un instrument d'orientation et de navigation, la carte sert à nous rassurer dans notre lecture du territoire. Mais qu'advierait-il si l'on voyageait avec des cartes qui nous désorienteraient, voire des cartes qui « désécrieraient » le monde ? Les cartes incertaines aux contours sans bordure nous offrent ainsi l'occasion de marcher immobile à l'intérieur du mouvement, comme pour nous dire que les points de fixation que la géométrie spatiale dessine sont d'abord des points de fiction que la géométrie poétique invente.

La carte et l'usage écrit du monde. Sur L'Usage du monde de Nicolas Bouvier et Thierry Vernet (Sémir Badir)

Dans l'édition originale de *L'Usage de monde*, aucune carte géographique n'est reproduite. C'est que ce livre n'offre pas un récit de voyage ordinaire. Son ambition est de proposer un autre usage du monde que ceux dévolus à sa connaissance et aux voyages. Cet usage est celui de son écriture. Le texte de Bouvier et les dessins de Vernet sont des cartes, mais défaites, composant avec la pluralité et la partialité continue du monde.

Escamoter les cartes : un gage de littéarité pour le récit de voyage (XIX^e-XXI^e siècles) (Liouba Bischoff)

Cet article explore un paradoxe du récit de voyage : le rapport aux cartes de géographie y est largement thématiqué, mais il est rare que ces objets à la fois pratiques et esthétiques soient donnés à voir au lecteur. Les contraintes éditoriales ne suffisent sans doute pas à

expliquer cette absence, voire cet escamotage, qui permet surtout d'éviter la confusion avec des genres voisins : la relation savante et le guide touristique, où l'on exhibe plus volontiers les cartes.

Les coulisses cartographiques de l'œuvre de Jean Giono (Aurélien d'Avout)

Parce qu'elles forment un auxiliaire de création employé à titre privé, les cartes de Jean Giono sont pour l'essentiel invisibles au lecteur, qui ne peut avoir accès à cette composante fondamentale de son travail. Le présent article s'attache à la mettre en lumière en analysant aussi bien les cartes utilisées et annotées par l'auteur, que celles dessinées de sa propre main. Il apparaît que le lien entretenu par Giono à la cartographie est plus complexe qu'on ne pourrait le croire, du fait de la distance qu'il s'autorise avec la réalité géographique.

Apparition et disparition des cartes dans Kim de Rudyard Kipling : un jeu sur l'abstraction et la matérialité du territoire (Élodie Raimbault)

Cet article montre comment, à l'orée du XX^e siècle, le roman *Kim* de Rudyard Kipling aborde de façon originale la réflexion sur l'imaginaire territorial à l'heure où la cartographie coloniale semble avoir épuisé le réel. Par une approche différente de celles de Conrad, Stevenson ou Conan Doyle, Kipling cherche à représenter le territoire indien en remettant en question le canon de la carte scientifique et abstraite, et en revenant à la matérialité de l'objet cartographique, qui se fait alors représentation authentique et sensorielle du territoire.

Proust et l'impossibilité cartographique (Guillaume Monsaingeon)

La Recherche du temps perdu a imposé sa géographie poétique sans aucune référence cartographique. L'analyse des multiples occurrences montre des cartes d'abord évoquées pour mieux en souligner l'impuissance, puis devenues instruments d'une souffrance amoureuse. Le refus proustien d'une vue zénithale donnant à voir ensemble des lieux habituellement séparés est mis en regard des deux « côtés » incompatibles de Swann et de Méséglise. Chaque

lieu a une personnalité qui lui est propre et échappe nécessairement aux cartes sommées de se faire invisibles.

Terroir, territoire : La Fille du désert (Raoul Walsh, 1949) (Tom Conley)

Le western *Colorado Territory* de Raoul Walsh (1949) témoigne d'un véritable inconscient cartographique, dans un contexte d'après-guerre où l'appel vers l'Ouest et le progressif « striage » du territoire américain par un tout nouveau réseau routier transforme en profondeur le paysage ancestral du Colorado. Le film de Walsh ne montre pas de cartes visibles, mais il met plutôt en scène ce paysage fait de falaises et de cavités très anciennement peuplées par des civilisations troglodytes, dans un rapport à l'espace qui avoisine le fantasme, le désir et une certaine nostalgie de la perte, affects qui ont contribué à façonner l'imaginaire spatial de la Nation américaine.

Cartographies visibles et invisibles : la métropole berlinoise selon Fritz Lang (Laurent Darbellay)

Cet article se propose d'étudier le rôle essentiel joué par la cartographie dans trois films de Fritz Lang (*M le maudit*, *Le Testament du Docteur Mabuse* et *Le Diabolique Docteur Mabuse*), qui mettent en scène la métropole berlinoise. Lang a recours à une cartographie visible de Berlin, à travers les multiples cartes qui parsèment les murs ; elles jouent un rôle narratif, mais révèlent également le goût du réalisateur pour une approche géométrique et partiellement « abstraite » de Berlin. Mais on observe également dans ces longs-métrages une cartographie invisible, qui prend différentes formes (horizontalité, mouvement incessant, morcellement), et qui nourrit une approche plus complexe et multi-sensorielle de la grande ville.

Perdus dans l'image. Cartographie invisible et historicité dans The Lost City of Z de James Gray (Samuel Janssen)

Le film *The Lost City of Z* (James Gray, 2016) raconte les expéditions menées par Percival H. Fawcett en Amazonie. Au cours d'un premier voyage, alors qu'il cartographie la frontière entre la Bolivie et le Brésil, Fawcett fait une découverte archéologique. En suivant le parcours de l'explorateur, cet article décrit les relations qu'entre-

tiennent la cartographie et l'historicité, tout en démontrant que la carte invisible donne forme à l'image cinématographique de James Gray.

Des cartes « hypervisibles » aux cartes invisibles. De cinéma et de littérature (Isabelle Ost)

Cet article entend travailler l'invisibilité constitutive de toute représentation cartographique en démontrant la réversibilité des cartes invisibles (en deçà de l'image) et des cartes que l'on qualifiera d'« hypervisibles » (au-delà de l'image). De *Dogville* de Lars von Trier au *Procès* de Kafka et à son adaptation par Orson Welles, on analysera différentes sortes de simulacres et de leurres visuels que les cartes jettent en pâture à l'œil, destinés à nous faire croire qu'il y a carte là où il n'y en a pas, et inversement, qu'un processus cartographique peut être à l'œuvre là où pourtant toute carte semble impossible.

Une pratique quantique de la fiction ? L'étrange train de Juan José Arreola (Raphaël Luis)

Cet article se propose d'étudier la nouvelle « Le garde-barrière » de l'écrivain mexicain Juan José Arreola à la lumière d'une théorie quantique de la fiction inspirée notamment par Jorge Luis Borges. Ce récit, qu'on rattache habituellement au fantastique, repose en effet sur un principe d'incertitude qui l'amène à construire une infinité de cartes possibles, dont l'invisibilité est la condition même de l'existence.

Trouble dans la cartographie. De la performativité des (contre-) cartes (Nephtys Zwer)

La cartographie critique, pratiquée de façon informelle un peu partout sur la Terre, est en passe de devenir un objet de la recherche scientifique. En prolongeant et réactualisant les travaux d'historiens, d'historiennes et d'épistémologues de la cartographie des années 1990, il s'agit à présent de tracer les contours d'un phénomène complexe dont la particularité est qu'il se situe dans le champ de l'activisme politique. Cet article questionne le dispositif d'*empowerment* à l'œuvre dans la contre-cartographie en mobilisant la théorie de la

subversion performative proposée par les féministes. Cette analyse comparative met au jour les similitudes des deux démarches et propose de nouvelles pistes de réflexion.

Mettre au jour l'invisible sur la carte, contre-cartographier un lieu : la décharge de Staten Island dans Freshkills. Recycler la terre de Lucie Taïeb (Cécile Chatelet)

Cet article propose d'analyser l'essai de Lucie Taïeb *Freshkills. Recycler la terre* (2019) à l'aide des outils et méthodes de la cartographie radicale. Le travail de l'autrice sur l'ancienne décharge de Staten Island convertie en parc public remet en cause les inventions toponymiques, la position de surplomb des autorités et l'effacement d'une mémoire des habitants du lieu. S'esquisse ainsi une contre-cartographie littéraire qui met au jour des phénomènes invisibilisés dans le cadre d'une production de l'espace marquée par le capitalisme tardif et le désir d'inventer des espaces *naturels*.

L'Ouvroir de cartographie potentielle : explorer et rendre visibles les cartes potentielles (Guillaume Monsaingeon, Gilles Palsky et Jean-Luc Arnaud)

L'Oucarpo, ouvroir de cartographie potentielle, créé en 2013, est né de la page blanche (vide ?) de Lewis Carroll. Il s'est aventuré jusqu'à la page noircie du tracé des satellites par le collectif Quadraten. Entre ces deux cas limite de cartes invisibles, l'Oucarpo est étudié dans son histoire, son positionnement en tant que « Ou-x-po » issu de l'Oulipo, et ses activités artistiques. Quelques « plagiaires par anticipation » sont évoqués, ainsi que le rôle central de l'île d'If, terrain de jeu qui s'est substitué à la mise en œuvre classique de contraintes. L'activité de l'Ouvroir est ensuite envisagée en lien avec la contrainte, qui joue un rôle important dans le cadre d'autres ouvroirs. Certaines contraintes peuvent être transposées du domaine littéraire à celui de la cartographie, mais cette pratique trouve ses limites, et l'Oucarpo joue davantage avec les règles existantes qu'il ne souhaite en créer de nouvelles. La notion de « carte potentielle » est rapprochée mais aussi différenciée de celle de « carte invisible ».

Enfin, une présentation du travail de J.-L. Arnaud, délibérément positionné entre médiation scientifique et production artistique, il-

lustre ces pratiques. S'attachant à renouveler les modes de monstration et d'élaboration des cartes, son travail constitue un exemple de mise en visibilité de cartes potentielles.

PRÉSENTATION DES AUTEURS ET AUTRICES

JEAN-LUC ARNAUD est historien, directeur de recherche au CNRS, au laboratoire Telemme de l'Université d'Aix-Marseille. Fondateur du site web *CartoMundi*, dédié à la valorisation du patrimoine cartographique, il travaille en histoire de la cartographie (*La Carte de France. Histoire et Techniques*, 2022) et conduit en parallèle des opérations cartographiques situées entre médiation scientifique et production artistique.

SÉMIR BADIR, directeur de recherches du Fonds belge de la recherche scientifique et professeur à l'Université de Liège, est un linguiste spécialisé en sémiotique. Ses intérêts de recherche visent les aspects épistémologiques des théories linguistiques et sémiotiques ainsi que les modèles conceptuels appliqués aux formes artistiques. Derniers ouvrages parus : *Magritte et les philosophes* (Les Impressions Nouvelles, 2021) ; *Les Pratiques discursives du savoir. Le cas sémiotique* (Lambert-Lucas, 2022).

LIUBA BISCHOFF est maîtresse de conférences en littérature française des XX^e et XXI^e siècles à l'ENS de Lyon. Spécialiste de Nicolas Bouvier, elle s'intéresse plus largement aux écritures du voyage et à la dimension géographique des textes.

CÉCILE CHATELET, ancienne élève de l'ENS de Lyon et agrégée de lettres modernes, est enseignante. En décembre 2021, elle a soutenu une thèse sur les formes du pouvoir et le motif de la révolte dans le roman contemporain français. Elle s'intéresse aux modes d'inscription du politique dans la littérature actuelle et a écrit pour la *Revue*

critique de fiction française contemporaine, et pour la revue américaine *Contemporary French & Francophone Studies*.

TOM CONLEY est professeur émérite de l'Université d'Harvard, spécialiste de littérature française de la Première Modernité ainsi que d'études cinématographiques. Il a notamment étudié les relations entre littérature et espace ainsi qu'entre cinéma et espace. Parmi ses nombreuses publications, on retiendra *The Self-Made Map : Cartographic Writing in Early Modern France* (University of Minnesota Press, 1996 [nouvelle édition en 2010]) ; *L'Inconscient graphique : Essai sur l'écriture de la Renaissance* (PUV, 2000) ; *Cartographic Cinema* (University of Minnesota Press, 2007) ; *Action, Action, Action : The Early Cinema of Raoul Walsh* (SUNY Press, 2022).

LAURENT DARBELLAY est chargé de cours en « Littérature et cinéma » au Département de Langue et Littérature Françaises Modernes de l'Université de Genève. Ses recherches portent essentiellement sur les liens entre le cinéma et les autres arts. Sa thèse de doctorat, intitulée « La peinture et ses effets dans le cinéma de Luchino Visconti », a été publiée aux éditions MétisPresses en 2010. Il a également édité un volume consacré à la problématique des genres picturaux dans les arts visuels. En cinéma, il a publié des articles sur Luchino Visconti, Max Ophüls, Fritz Lang, François Truffaut, Marguerite Duras, Roland Barthes, le cinéma fantastique, le néoréalisme italien, ainsi que sur la problématique du tableau vivant chez Pier Paolo Pasolini et Derek Jarman.

AURÉLIEN D'AVOUT est chargé de recherches du FNRS à l'UCLouvain Saint-Louis Bruxelles. Ses recherches portent principalement sur la prose narrative du XX^e siècle (Aragon, Gracq, Simon...), sur la poétique du récit de guerre et sur les rapports entre littérature et cartographie. Il a notamment publié l'ouvrage *La France en éclats. Écrire la débâcle de 1940, d'Aragon à Claude Simon* (Les Impressions Nouvelles, 2023) et co-dirigé un numéro de la revue *Phantasia*, « Décrire la carte, écrire le monde » (2023).

SAMUEL JANSSEN prépare un projet de thèse sous la direction de Laurent Van Eynde et d'Isabelle Ost, qui porte sur les rapports entre cinéma, littérature et cartographie. Il est romaniste de formation (UCLouvain) et diplômé d'un Master de spécialisation en *Pensées et cultures cinématographiques* (UNamur).

RAPHAËL LUIS est maître de conférences en littérature comparée à l'ENS de Lyon. Ses travaux portent principalement sur les littératures de genre et la littérature latino-américaine. Il a publié *La carte et la fable. Stevenson, modèle d'une nouvelle fiction latino-américaine* (Bioy Casares, Borges, Cortázar) (ENS Éditions, 2018) et codirigé les ouvrages pluridisciplinaires *Le Préconstruit* (Classiques Garnier, 2017) et *Mythologies sportives d'aujourd'hui. Le football et ses langages* (Hermann, 2021), ainsi qu'un numéro de *Recherches & Travaux* intitulé « Littératures de genre et stratégies littéraires » (2023).

ALAIN MILON est professeur de philosophie à l'Université Paris Nanterre et membre sénior de l'Institut Universitaire de France (IUF). Il travaille sur le corps de la langue et l'acte de nomination au croisement de la littérature et de la philosophie. Il a notamment publié : *Henri Lefebvre, Vers une architecture de la jouissance* (Presses universitaires de Paris Nanterre, 2023) ; *La Philosophie de Francis Ponge. La révolte des choses contre les mots* (Hermann, coll. Philosophie, 2022) ; *La Place de l'Étranger dans la communauté. Dialogue entre Levinas et Blanchot* (Presses universitaires de Paris Nanterre, 2018) ; *Cartes incertaines. Approche critique de l'espace* (Les Belles Lettres, 2013).

GUILLAUME MONSAINGEON s'est consacré à la relation entre cartographie et art contemporain à l'occasion d'expositions et de catalogues : *Mappamundi* (Lisbonne, 2011 ; Toulon, 2013) ; *Villissima !* (Toulon, 2015) ; *Alpha, beta, carta, les mots dans les cartes* (Rentilly, 2014 ; Marseille, 2015) ; *Atlas des déplacements* (Grenoble, 2017) ; *Au milieu de nulle part, Chris Kenny* (Grenoble, 2019) ; *Le Temps de l'île* (Mucem, Marseille 2019, avec Jean-Marc Besse) ; *Des marches, démarches* (Frac, Marseille, 2020) ; *Toute latitude*,

cartographie et invention graphique (Marseille, 2024, avec David Poullard). Il a fondé l'Oucarpo, ouvroir de cartographie potentielle, et appartient au collectif Stevenson qui a publié aux éditions Parenthèses *Mappa insulae* (2019), *Mappa urbis* (2021), *Mappa naturae* (2023), *Mappa grafica* (2024).

ISABELLE OST est professeur ordinaire à l'UCLouvain Saint-Louis Bruxelles. Elle y co-dirige le *Centre Prospéro. Langage, image et connaissance*. Ses recherches portent principalement sur les rapports entre philosophie et littérature ainsi que sur la littérature contemporaine de langue française. Elle supervise actuellement un programme de recherche (PDR du F.R.S.-FNRS) consacré aux rapports entre littérature et cartographie : sur ce sujet, elle a notamment dirigé un ouvrage collectif (*Cartographier. Regards croisés sur des pratiques littéraires et philosophiques* contemporaines, Presses universitaires Saint-Louis Bruxelles, 2018) et co-dirigé un numéro de la revue *Phantasia*, « Décrire la carte, écrire le monde » (2023).

GILLES PALSKY est professeur émérite de géographie à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et membre de l'Oucarpo. Ses travaux portent sur le rôle des cartes et diagrammes dans la construction des savoirs et sur l'histoire des cartes et atlas thématiques aux XIX^e-XX^e siècles. Il travaille également sur des aspects théoriques en cartographie : visualisation des dynamiques spatiales, cartographies participatives, sémiologie graphique.

ÉLODIE RAIMBAULT est maîtresse de conférences en littérature britannique à l'Université Grenoble Alpes, membre du laboratoire IL-CEA4 / LISCA. Son ouvrage intitulé *Le Géomètre et le vagabond : espaces littéraires de Rudyard Kipling* (UGA Éditions, 2021) aborde les liens entre littérature et géographie dans l'œuvre de Kipling, notamment à travers la question des représentations cartographiques. Sa recherche porte plus généralement sur le lien entre littérature et matérialité du territoire chez les auteurs victoriens et édouardiens.

NEPHTYS ZWER est historienne de la culture et contre-cartographe, spécialiste du système graphique d'information Isotype.

Sa recherche porte sur les modes de représentation visuelle de nos usages de l'espace et sur l'épistémologie de la cartographie. Elle a fondé et anime le site indépendant <https://www.imagomundi.fr/>. Elle a publié trois ouvrages, rédigé de nombreux articles et contributions scientifiques. Notamment : *L'Ingénierie sociale d'Otto Neurath* (PURH, 2018) ; *Cartographie radicale. Explorations*, avec P. Rekacewicz (La Découverte, 2021) ; elle est l'éditrice de *Ceci n'est pas un atlas !* (Éditions du commun, 2023), traduction de *This Is Not an Atlas !* du collectif orangotango+. On trouve les podcasts de ses interviews en ligne.



LITTÉRATURE ET CRITIQUE

1. Camille Dumoulié, Anne Robin et Luca Salza (Sous la direction de), *Croisement d'écritures France-Italie. Hommage à Jean-Paul Manganaro*
2. Bruno Viard, *La République insoumise. Réponse à Michel Houellebecq*
3. Giovanni Pascoli, *L'impensé la poésie. Choix de poèmes (1890-1911)*, Procuré, présenté et traduit par Jean-Charles Vegliante
4. Luca Salza (Sous la direction de), « *Il est pas facile de raconter à présent.* » *Crise de l'expérience et création artistique après la Grande Guerre*
5. Orgest Azizaj et Luca Salza (Sous la direction de), *Orient, Orientation, Désorientation, Réorientation*

Achévé d'imprimer en Italie
en xxx 2024
par Digital Team – Fano (PU)

ISBN : 9788869764318
Dépôt légal : xxx 2024